

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

46/1-2 | 2005
La Russie vers 1550

Le couronnement d'Ivan IV

La conception de l'empire à l'Est de l'Europe

Olga NOVIKOVA



Édition électronique

URL : <http://monderusse.revues.org/8797>
ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005
Pagination : 219-232
ISBN : 2-7132-2055-6
ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Olga NOVIKOVA, « Le couronnement d'Ivan IV », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 46/1-2 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2007, Consulté le 16 janvier 2017. URL : <http://monderusse.revues.org/8797>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© École des hautes études en sciences sociales, Paris.

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_461&ID_ARTICLE=CMR_461_0219

Le couronnement d'Ivan IV. La conception de l'empire à l'Est de l'Europe

par Olga NOVIKOVA

| Editions de l'EHESS | Cahiers du monde russe

2005/1-2 - Vol 46

ISSN 1252-6576 | ISBN 2713220556 | pages 219 à 232

Pour citer cet article :

— NOVIKOVA O., Le couronnement d'Ivan IV. La conception de l'empire à l'Est de l'Europe, Cahiers du monde russe 2005/1-2, Vol 46, p. 219-232.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

OLGA NOVIKOVA

LE COURONNEMENT D'IVAN IV

La conception de l'empire à l'Est de l'Europe*

La présente étude tente d'analyser le rituel de couronnement d'Ivan IV (1547)¹. L'auteur s'est fixé comme objectif de définir la manière dont les conceptions abstraites de « théologie impériale », élaborées par les lettrés, sont « traduites » dans le rituel en une langue compréhensible par la majorité. La cérémonie de couronnement est en ce sens le point de convergence des cultures écrite et orale, populaire et élitaire. Le tsar et le métropolite n'étaient pas les seuls à prendre part au « théâtre de l'État » ; tous « les chrétiens orthodoxes » en étaient aussi les acteurs.

Mais tout spectacle met en scène des héros principaux et des seconds rôles au bénéfice d'un public. Qu'est-ce qui transformait l'impétrant en empereur ? Durant le couronnement, les hommes n'étaient pas les seuls acteurs importants. Il fallait également compter avec les objets : les *regalia*. Que symbolisaient-ils ? Au cours de la cérémonie se dessinait la figure idéale du souverain et de ses relations avec la société. On énonçait, parfois de manière explicite, parfois de façon voilée, les conditions à remplir pour être considéré comme un empereur authentique. Quelle était cette figure idéale et quelles étaient ces conditions ? En quelle langue symbolique étaient « traduites » les conceptions politiques sous-jacentes ? Quels gestes

* L'auteur remercie les participants de l'école d'été de Paris (septembre 2003) pour les remarques précieuses qu'ils ont formulées au cours de la discussion de cet article.

1. Dans un article encore inédit qu'il m'a aimablement communiqué, S. Bogatyrev met en doute le caractère impérial du pouvoir d'Ivan IV. Il se fonde sur la possibilité qu'il n'ait pas été oint durant le couronnement. Selon lui, c'est précisément l'onction qui faisait de l'impétrant un empereur. Ce point de vue ne me paraît pas convaincant. Ni les empereurs romains, ni les empereurs byzantins n'étaient oints (l'onction ne fut introduite que tardivement dans le rituel byzantin), sans qu'on puisse douter pour autant du caractère impérial de leur pouvoir. Un certain nombre de faits (la convocation des synodes, l'intérêt porté aux églises orthodoxes à l'étranger, la volonté d'instaurer le patriarcat, etc.) attestent que les souverains moscovites se considéraient sérieusement comme les héritiers de l'empire romain d'Orient.

accomplissait-on durant la cérémonie et quelle en était la signification ? C'est à toutes ces questions que le présent article s'efforce de répondre brièvement.

L'auteur disposait d'une source : le cérémonial du couronnement². Comme on sait, le cérémonial est un guide, non le procès-verbal de couronnements réels. Cependant, l'impossibilité où se trouve l'historien de confronter le cérémonial avec des témoignages oculaires, le fait que la rédaction formulaire du rituel ait été, semble-t-il, élaborée peu après la cérémonie³ ne constituent pas un obstacle à notre recherche. L'essentiel, en effet, est d'analyser le normatif, non le particulier, la règle, non la pratique concrète.

Signification du couronnement

Il est temps à présent de s'interroger sur la nécessité du couronnement. Deux ans en effet avant la cérémonie, Ivan, à l'en croire, jouissait déjà de l'intégralité de son pouvoir. Nous pouvons mettre en doute l'exactitude de cette affirmation, mais de l'avis général le couronnement n'a pas modifié sensiblement l'étendue de son pouvoir. En quoi consistait donc le changement ?

Nous n'aborderons pas ici les raisons politiques concrètes qui pouvaient rendre souhaitable un couronnement dans tel ou tel cas particulier (raisons qui ont été d'ailleurs maintes fois analysées par les historiens⁴). Disons d'emblée que tout couronnement, à l'Ouest comme à l'Est de l'Europe, était un événement important dans le domaine du droit comme dans celui de la théologie politique. Du point de vue juridique, il renouvelait le « contrat » entre le peuple et le monarque en définissant de façon plus ou moins explicite les limites du pouvoir souverain et en confirmant l'acceptation de ce pouvoir par le peuple. Du point de vue théologico-politique, le couronnement transformait la possession d'un territoire, transmise par héritage, en droit à régner reçu de Dieu. L'héritier devenait l' élu de Dieu.

Le couronnement permettait en outre à l'élite politique de formuler des idées politiques complexes, portant sur la nature des pouvoirs monarchique et religieux, sur leurs relations, sur l'organisation de la société, sur les obligations du souverain, tout cela sous une forme symbolique, visuelle et émouvante facilitant leur assimilation par une population dont la culture était bien plus orale qu'écrite. Enfin, le couronnement créait l'illusion d'une harmonie sociale qui permettait d'atténuer les tensions sous-jacentes entre les différents groupes sociaux.

2. Les trois rituels de couronnement (du prince Dmitrij Ivanovič, des tsars Ivan IV et Fedor Ivanovič) sont cités ici d'après *L'idea di Roma a Mosca. Secoli XV-XVI. Fonti per la storia del pensiero sociale russo*, Rome, Herder, 1989. Pour ce qui est d'Ivan IV, c'est la rédaction dite « formulaire » du rituel de couronnement qui a été utilisée, dans le texte comme dans les citations.

3. Б. А. Успенский, *Царь и патриарх* [B. A. Uspenskij, *Le tsar et le patriarche*], Moscou, Jazyki russkoj kul'tury, 1998, p. 109-113.

4. Cf., par exemple, А. Д. Хорошкевич, *Россия в системе международных отношений середины XVI в.* [A. D. Horoškevič, *La Russie dans le système des relations internationales au milieu du XVI^e siècle*], Moscou, Drevnehranilišče, 2003.

Le couronnement n'était pas toutefois un « modèle de la société », mais un « modèle pour la société »⁵. En d'autres termes, il ne reproduisait pas les relations existant dans la société, il présentait plutôt aux spectateurs les relations sociales que les organisateurs considéraient comme idéales. On sait, par exemple, que la monarchie aragonaise était contractuelle et le pouvoir du souverain sérieusement limité. Cependant, les couronnements des souverains aragonais évoquaient souvent l'image de monarques absolus qui tenaient leur pouvoir directement de Dieu et n'avaient pas de comptes à rendre à leurs sujets⁶. Ce « divorce » entre la réalité du pouvoir et l'image qui en était donnée s'explique par le fait que l'on projetait sur la monarchie chrétienne le concept de royaume de Dieu, le pouvoir du souverain étant assimilé à la puissance divine. Cependant, si l'image recréée de la société mise en scène dans le couronnement pouvait ne pas correspondre à la réalité, il ne fait aucun doute qu'elle l'influenciat. Elle constituait une sorte d'étalon auquel on se référait avant d'adopter de nouvelles pratiques politiques. De ce fait, le couronnement représentait en quelque sorte une « constitution », une déclaration de principes politiques et juridiques d'après lesquels s'orientait la société considérée.

Code symbolique de la cérémonie

En Russie, les concepts ardu mis en œuvre dans la « théologie du pouvoir » étaient traduits dans cette langue symbolique qu'était la liturgie, bien connue de tous les « chrétiens orthodoxes », comme le rituel appelle les participants de la cérémonie. Il faut noter la désignation confessionnelle de la communauté nationale : elle indique que la célébration qui avait lieu dépassait les frontières de l'État moscovite et concernait toute la communauté orthodoxe.

Gestes et déplacements furent largement empruntés au symbolisme de la liturgie chrétienne. Durant la cérémonie du couronnement, comme durant la liturgie, on avait recours aux petits et grands enclins, à l'imposition des mains, aux silences entrecoupés d'incantations et de chants, aux sonneries de cloches, aux signes de croix, aux bénédictions avec les cierges, à l'encens ; on baisait les icônes et les reliques des thaumaturges (cette liste est loin d'être exhaustive). Comme lors de la cérémonie d'élévation à la dignité métropolitaine, le primat avançait soutenu par deux archidiaques et protodiaques. Si, au moment de l'eucharistie, les portes royales étaient ouvertes pour que s'accomplisse le miracle de la théophanie, de même lors du couronnement, les voiles qui couvraient les *regalia* étaient soulevés pour qu'ait lieu l'épiphanie impériale.

D'autres gestes furent empruntés à la littérature historique et politique. Les rédacteurs du cérémonial trouvèrent les rites qui leur manquaient dans le *Récit sur les*

5. Selon la terminologie de C. Geertz. Cité ici d'après la traduction espagnole *La interpretación de las culturas*, Barcelone, Gedisa, 1990, p. 58-132.

6. Voir Martin B. Palacios, *La coronación de los reyes de Aragón, 1240-1410. Aportación al estudio de las estructuras políticas medievales*, Valence, 1975.

princes de Vladimir (*Сказание о князьях владимирских*), dans celui sur *Le capuce blanc* (*Повесть о белом клобуке*) et dans le *Roman d'Alexandre* (*Александрия*)⁷.

La cérémonie

Au début du rituel russe de couronnement, s'adressant au métropolite, Ivan IV énonçait les trois conditions qui l'autorisaient à prétendre légitimement à la couronne. Il s'agissait, en premier lieu, de la « volonté divine » (*Божье изволение*), c'est-à-dire d'une variante du « choix de Dieu » (*Божье избрание*). Venait ensuite le droit hérité de « nos pères » (*от наших прародителей*). La troisième était la « tradition » (*старина*), c'est-à-dire la référence aux « anciens usages », qui étaient un des fondements du droit médiéval. Il faut ici préciser que, dans le rituel russe, le thème du « choix de Dieu » est lié à l'idée de la transmission héréditaire du pouvoir. Le métropolite qualifiait Ivan d'« élu de Dieu », mais tout de suite après avoir réaffirmé une fois de plus le caractère héréditaire du pouvoir impérial. Le « choix de Dieu » se portait donc sur une lignée, non sur un individu. Toutes ces idées politiques n'étaient du reste pas nouvelles à Moscou ; elles figurent déjà dans la réponse d'Ivan III à un ambassadeur impérial⁸.

Le rituel russe associait constamment deux éléments distincts : la nomination à la tête de la grande-principauté, liée à des territoires déterminés (« la grande-principauté de Vladimir, de Novgorod, de Moscou et de toute la Russie ») et le couronnement impérial, lié aux droits de la lignée (droits fondés, selon la théorie moscovite, sur plusieurs précédents), « selon notre rituel ancien » (p. 81), et non à la possession de territoires. Dans la tradition occidentale, ces deux éléments étaient dissociés. De ce fait, ils trouvaient leur expression dans deux couronnements distincts, royal et impérial.

Il faut remarquer que le couronnement érigea en loi (en « tradition ») l'usage récent, encore mal établi, de transmission du trône grand-princier au fils aîné. « La tradition héritée de nos pères les grands-princes jusqu'à ce jour veut que les pères transmettent la grande-principauté à leur fils aîné », proclamait le tsar lors de son avènement. Le métropolite reprenait presque littéralement ces paroles comme pour les confirmer et les souligner (p. 82).

Dans la littérature politique russe de l'époque, le pouvoir se transmettait d'un monarque à un autre. C'est ainsi que le *Récit sur les princes de Vladimir* raconte comment Constantin Monomaque envoya les insignes impériaux au prince Vladimir Monomaque par l'intermédiaire du clergé. Il faut noter que la conception

7. Traduction anglaise : A. V. Haney, « Moscow — Second Constantinople, Third Rome or Second Kiev : The Tale of the Princes of Vladimir », *Canadian-American Slavic Studies*, 2, 1968, p. 354-367 ; traduction allemande du *Capuce blanc* : H. Grasshoff, K. Müller, G. Sturm, *O Bojan, du Nachtigall der alten Zeiten. Sieben Jahrhundert altrussischen Literatur*, Berlin-Francfort, 1965, p. 237-260.

8. « [...] Et pour ce que tu nous as dit de la dignité royale, s'il nous agréé que l'empereur nous fasse roi de notre pays, [nous répondrons que] nous sommes par la grâce de Dieu souverains de notre pays depuis toujours et recevons notre investiture de Dieu comme nos aïeux... », *L'idea di Roma...*, op. cit., p. 6.

de *translatio imperii* par la transmission des *regalia* figure également dans le *Roman serbe d'Alexandre*⁹.

Le rituel de couronnement de Dmitrij et d'Ivan IV prévoyait précisément cette situation. Le métropolite y donnait les *barmy* (collier d'épaule) et la couronne au père de l'empereur, qui en revêtait son fils lors de la cérémonie. C'est ainsi, selon Herberstein, que fut couronné Dmitrij¹⁰. Dans le cas d'Ivan, ce rite fut maintenu bien que son père fût mort depuis longtemps. La transmission partielle du pouvoir du vivant de l'empereur était, semble-t-il, considérée comme normale (elle simplifiait la question de la succession et limitait la période, dangereuse pour la monarchie, de l'interrègne) tandis qu'une situation où manquait le maillon impérial dans la transmission du pouvoir était ressentie comme exceptionnelle. Il fallut attendre le couronnement de Fedor pour que la remise des insignes fût confiée au métropolite, ce qui renforça naturellement la position de celui-ci.

Dans le rituel russe de couronnement, c'est précisément la transmission des insignes qui fait du candidat à la fonction impériale un empereur, de la même façon que la communion sous les deux espèces fait du croyant un participant au royaume de Dieu. Comme le pain et le vin, les insignes représentent l'incarnation d'une idée transcendante. C'est pourquoi les *regalia* étaient considérés avec une telle « crainte » et un tel « tremblement » (il s'agit certainement d'une crainte particulière, *aidôs*, *eulabeia*, celle que l'on ressent en présence du sacré). Le métropolite s'inclinait devant les insignes posés sur le plateau qu'il avait reçu « avec crainte ». Les « dignitaires » (*вельможи*) envoyés par le grand-prince protégeaient les insignes avec « crainte et tremblement pour que personne du commun ne touche à la dignité impériale et à la couronne » (p. 80).

Seuls les ecclésiastiques pouvaient toucher ces objets sacrés. Le rituel statue que « personne d'autre ne devra [les] approcher ni [les] toucher » (p. 80). Le degré de proximité avec les *regalia* des ecclésiastiques était défini par leur place dans la hiérarchie de la « sainteté ». L'archiprêtre, père spirituel du futur tsar, avait seulement le droit de poser le plateau couvert d'un voile au « dessus de [sa] tête ». Le métropolite soulevait l'étoffe précieuse qui couvrait les *regalia* et les prenait en main.

Les *regalia* n'étaient pas tous investis de la même puissance. Les uns étaient habités d'une force surnaturelle, les autres étaient des objets plus terrestres. Les premiers, qualifiés dans le rituel de « sacrés », sont au nombre de trois, énumérés dans l'ordre décroissant de sainteté : la croix vivifiante, les *barmy* et la couronne.

9. « [...] Les prêtres romains l'accueillirent avec de grands cierges dans les mains. Ils portaient le majestueux, l'infiniment précieux vêtement de Salomon, le roi des Juifs, que Nabuchodonosor, le roi des Perses, leur avait laissé lorsqu'il avait pris Jérusalem. Ils lui apportèrent [...] la couronne de Salomon [...]. Ils lui apportèrent l'infiniment précieuse couronne d'or magique de la reine Sybille ». ПЛДР. Вторая половина XV века [PLDR. Seconde moitié du xv^e siècle], M., 1982, p. 52

10. С. Герберштейн, *Записки о московских делах* [S. von Herberstein, *Rerum moscoviticarum commentarii*], SPb., 1908. Traduction française de R. Delort : *La Moscovie du xv^e siècle vue par un ambassadeur occidental*, Herberstein, Paris, Calmann-Lévy, 1965. Sa relation du couronnement de Dmitrij est reprise dans А. Ананьев, *Первый государь всея Руси* [A. Anan'ev, *Le premier souverain de toute la Russie*], M., Belyj volk-Kraft, 2000, p. 90-92.

Leur degré différent de sainteté est marqué à plusieurs reprises dans le rituel (la répétition est un trait distinctif du couronnement russe). D'abord, ils sont mentionnés dans l'ordre où ils sont remis : la croix, l'objet le plus saint des trois, puis les *barmy* et la couronne. Le nombre d'ecclésiastiques qui apportent les *regalia* au métropolitain est également significatif, tout comme le nombre des enclins du métropolitain devant eux. Que le métropolitain bénisse le tsar ou, au contraire, les *regalia* a également de l'importance. Enfin, le temps consacré aux *regalia* est révélateur. Après la transmission de la croix, par exemple, a lieu la « petite diaconale » (*малое дьяконство*), l'ekténie, c'est-à-dire une série de prières de demande.

La croix vivifiante est déjà mentionnée dans le testament d'Ivan III¹¹. Elle est présente dans le rituel d'accession à la grande-principauté de Dmitriï et, d'un point de vue théologique, joue dans le couronnement d'Ivan IV le rôle qui lui était assigné dans la tradition occidentale de l'onction. En d'autres termes, lui est attribuée la capacité de sacrer le tsar et de le « parfaire » par la puissance divine. Il est significatif que le métropolitain fasse dans sa prière référence à l'élection et à l'onction du roi David. Ivan est précisément assimilé à David et le métropolitain demande à Dieu de l'« élever au rang de roi de [son] saint peuple » (p. 83). Il est intéressant de remarquer que le tsar n'est pas le seul à être élu par le Très-Haut. Tout le peuple est qualifié de saint (les mots de Kurbskij sur « les puissants d'Israël » nous reviennent ici involontairement à l'esprit¹²). Après la prière, la proclamation rappelle que le véritable maître du royaume terrestre est le Christ (« car à toi appartient le règne, la puissance ») et précise l'action de la croix vivifiante (« la puissance et la gloire du Père, du Fils et du Saint-Esprit »)¹³ (p. 84). Après cela, on ne prie plus pour « l'élévation du tsar ». Elle était déjà devenue une réalité grâce à l'action de la croix vivifiante.

Lorsqu'il remet les *barmy*, comme lorsqu'il remet la croix, le métropolitain s'incline trois fois devant les *regalia* et les embrasse. Les *barmy* sont associées aux obligations les plus essentielles du monarque : l'instauration de la justice et de la paix ou, comme cette dernière était souvent désignée, le « calme » (*тишина*)¹⁴. On n'entendait pas

11. « Je bénis mon fils Basile avec la croix faite du bois vivifiant de la relique de Constantinople », d'après A. Anan'ev, *op. cit.*, p. 203. Traduction anglaise : R. C. Howes, *The Testaments of the Grand Princes of Moscow*, Ithaca, Cornell University Press, 1967, p. 267-298.

12. Я. С. Лурье, Ю. Д. Рыков (ред.), *Переписка Ивана Грозного с Андреем Курбским* [Ja. S. Lur'e, Ju. D. Rykov, éd.s., *La correspondance d'Ivan le Terrible et d'Andrej Kurbskij*], M., 1981, p. 7. Traduction anglaise : J. L. I. Fennell, ed., *The Correspondence between Prince A. M. Kurbsky and Tsar Ivan IV of Russia, 1564-1579*, Cambridge, 1955, et française : N. Karamzin, *Histoire de l'Empire de Russie*, Paris, 1819-1826, t. 9, p. 71-74.

13. La « puissance » de la croix vivifiante pouvait également s'exprimer dans la victoire sur les ennemis. Voir, dans la *Deuxième épître* d'Ivan le Terrible, le passage sur « les villes allemandes [...] qui par la force de la croix vivifiante courbent la tête », *La correspondance d'Ivan...*, p. 105. Traduction anglaise, voir note 13 ; traduction française : D. Olivier, *Ivan le Terrible*, Paris, Seghers, 1959.

14. Comparer avec les termes du panégyrique où il est question d'Ivan Kalita : « Le pays russe connaîtra une longue période de calme et sous lui triomphera la justice, ce fut ainsi sous son règne », d'après W. Vodoff, « Remarques sur la valeur du terme "tsar" appliqué aux princes russes avant le milieu du xv^e siècle », *Oxford Slavonic Papers*, N. S., t. XI, 1978, p. 17.

par là l'absence de guerre (une autre obligation importante du tsar était la « soumission des peuples barbares » et la défense des orthodoxes), mais l'instauration de l'ordre à l'intérieur de l'empire. Pour cela, le monarque devait garantir la justice et l'équité (*справда*). Dans les psaumes, autre source importante des idées politiques de l'ancienne Russie, il est écrit : « Justice et paix s'embrassent » (Ps 85 (84), 11)¹⁵. Après avoir remis les *barmy*, le métropolite proclame : « Que la paix soit avec vous ». On prononce moins de prières que lors de la remise de la croix. Elles sont aussi plus courtes. On demande à Dieu de faire que « le tsar agisse toujours pour Lui être agréable et que la justice et une grande paix illuminent son règne » (p. 84).

Venait ensuite la remise de la couronne. Son statut était particulier. D'une part, elle était considérée comme moins sacrée que la croix et les *barmy*. Le métropolite ne s'inclinait pas devant elle et la bénissait d'un signe de croix, alors qu'il avait béni le tsar avec la croix et les *barmy*. La couronne devait donc être sanctifiée par le pouvoir spirituel, alors que la croix et les *barmy* étaient elles-mêmes des sources de sainteté. D'autre part, le métropolite montrait un respect particulier envers la couronne. S'il avait envoyé trois ecclésiastiques de rang moyen (archimandrites et higoumènes) et trois ecclésiastiques de haut rang (évêques et archevêques) chercher les *barmy*, il demandait à tous les hiérarques, archimandrites, higoumènes, évêques et archevêques, d'apporter la couronne.

La couronne incarnait l'empire et sa remise était l'épisode central de la cérémonie. Ce n'est pas un hasard si l'une des deux miniatures de la *Chronique enluminée* (*Лицевой летописный свод*) consacrées au couronnement d'Ivan illustre précisément le moment où il reçoit la couronne. Comme il a été dit plus haut, dans les écrits politiques russes la *translatio imperii* était souvent présentée comme une transmission de la couronne. Dans ses instructions au *bojarin* I. M. Voroncov, Ivan IV affirmait que « c'est le souverain qui a été ceint de la couronne qui prend le titre de tsar de Russie »¹⁶. L'empire appartenait à Dieu et celui qui le dirigeait sur terre ne le faisait qu'« en son nom », comme on disait alors. Au moment où la couronne était remise, l'Église sanctifiait de son pouvoir la transmission de l'empire à son nouveau détenteur et le métropolite disait : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (p. 85). Le métropolite conduisait lui-même le tsar couronné à son trône, le *prokypsis*¹⁷, le bénissait et, après s'être reculé, s'inclinait devant lui. Debout devant lui, le tsar lui rendait son salut. Les deux pouvoirs — l'impérial et le religieux — étaient ainsi ostensiblement mis sur un pied d'égalité.

Conformément au rituel, le sceptre était ensuite remis au tsar. Il symbolisait le pouvoir du souverain. Le métropolite le bénissait et le donnait à Ivan en disant :

15. Cf. également Ps 72 (71), 7 : « En ces jours justice fleurira et grande paix jusqu'à la fin des lunes ».

16. *L'idea di Roma...*, op. cit., p. 52. Comparer avec le *Récit sur les princes de Vladimir* : « de cet instant, il est le tsar couronné par Dieu, ceint de la couronne impériale », *ibid.*, p. 43. La couronne impériale joue également un rôle important dans le *Récit sur le royaume de Babylone* (*Сказание о Вавилонском царстве*) ; traduction allemande : A. Wesselofsky, « Die Sage vom babylonischen Reich », *Archiv für slavische Philologie*, 2, 1877, p. 131-143, 308-333.

17. Sur le trône impérial, voir E. Kantorowicz, « Oriens Augusti : Lever du Roi », *Dumbarton Oaks Papers*, VII, 1963, p. 159.

« Reçois ce sceptre de Dieu pour guider l'étendard du grand-prince de l'empire russe... » (p. 85). C'est alors que pour la première fois il s'adressait à Ivan comme au « tsar couronné par Dieu ». C'est donc précisément la transmission des insignes qui faisait un tsar du candidat au trône impérial¹⁸.

À la remise des *regalia* succédait l'intronisation. Le tsar désormais couronné s'asseyait sur son trône aux côtés du métropolite. La symphonie des pouvoirs impérial et religieux, au sein de laquelle aucun ne dominait l'autre, acquérait ainsi une réalité visuelle.

Un autre élément important du couronnement impérial était les félicitations. Le métropolite et tout le saint-synode félicitaient d'abord le tsar. Venait ensuite le tour des membres de la famille grand-principière, des *bojare* et des représentants des autres couches de la société — « le peuple tout entier ». L'expression rituelle de l'approbation générale accordée au nouveau tsar devait témoigner du *consensus populi*. Elle jouait le rôle que les questions au peuple sur l'acceptation d'un nouvel empereur remplissaient dans les couronnements occidentaux.

L'homélie du métropolite au nouveau tsar était une composante russe originale qui n'existait pas dans les couronnements occidentaux. Les descriptions du couronnement de Manuel II Paléologue¹⁹ laissent à penser que l'instruction du patriarche n'était pas habituelle lors des couronnements byzantins. Toutefois, le traité des cérémonies du Pseudo-Kodinos, que Macaire connaissait au moment de la préparation du rituel²⁰, parle du « sermon » du patriarche. Nous n'avons pu trouver que quelques parallèles à l'instruction du nouveau tsar par son père qui participe aussi à la cérémonie russe. Dans la Bible, le roi David instruit son fils Salomon (1 Ch 28, 20 ; 1 R 2, 1-4), mais il le fait avant de mourir et non durant le couronnement. Il existe aussi un précédent dans le rituel de couronnement franc : Charlemagne instruit brièvement son fils Louis I^{er} le Pieux, couronné co-empereur. Janet Nelson y voit une influence de l'instruction faite à David²¹.

18. Comparer avec la pratique française : les monarques étaient appelés « rois » pour la première fois après l'onction. Voir R. Jackson, *Vive le Roi ! A History of French Coronation from Charles V to Charles X*, Chapel Hill - Londres, University of North Carolina Press, 1984, p. 20. Traduction française de M. Arav : *Vivat Rex. Histoire des sacres et couronnements en France, 1364-1825*, Paris, s. d. [1984], p. 26.

19. D. J. Geanakoplos, *Byzantium : Church, Society and Civilization Seen through Contemporary Eyes*, Chicago, University of Chicago Press, 1994, p. 27-29. Voir aussi, dans : *Книга хождений : Записки русских путешественников XI-XV вв.* [Le livre des voyages : récits des voyageurs russes, XI-XV^e siècle], Moscou, 1984, « Хождение Игнатия Смольнянина в Царьград » [« Pèlerinage d'Ignace de Smolensk à Constantinople »], p. 105-107 [traduction française : B. de Khitrovo, *Itinéraires russes en Orient*, Genève, 1889, repr. Osnabrück, 1966, p. 127-157] et « Хождение Пименово в Царьград » [« Pèlerinage de Pimen à Constantinople »], p. 116-119.

20. Voir M.-K. Schaub, « Les couronnements des tsars, XVI-XVIII^e siècles », *Revue des Études Slaves*, 61(4), 1989, p. 394 ; *id.*, « Les couronnements des tsars en Russie du XVI^e au XVIII^e siècles », in : A. Boureau et C.-S. Ingerflom, eds., *La royauté sacrée dans le monde chrétien*, Paris, EHESS, 1992, p. 139-148.

21. Cf. *Chronique de Moissac*, BNF, Manuscrit latin 4886, sous 813 ; *Vie de Louis le Pieux*, chap. XX ; traduction anglaise de l'instruction dans J. Nelson, « The Lord's Anointed and the People's Choice : Carolingian Royal Ritual », in D. Cannadine et S. Price, eds., *Rituals of Royalty*, Cambridge, 1987, p. 157-158.

Bien que très brièvement, le métropolite avait déjà instruit Dmitrij lors de la cérémonie de son accession à la grande-principauté. Il avait exhorté le nouveau grand-prince à aimer l'équité (*правда*), la miséricorde et la justice, à craindre Dieu, à protéger la chrétienté orthodoxe et, aussi, à obéir à son grand-père (p. 75).

L'homélie du couronnement d'Ivan IV diffère radicalement de celle que reçut Dmitrij par sa description concrète des obligations du tsar et par sa longueur. Elle est seize fois plus longue que l'instruction faite à Dmitrij (p. 87-90).

Il est possible que la source d'inspiration de cette si longue instruction du métropolite au tsar soit à chercher non pas dans la pratique réelle d'autres États (bien que l'intérêt des princes moscovites pour les rituels du pouvoir à l'étranger soit bien connu), mais dans une œuvre littéraire : le roman *Barlaam et Josaphat* (*Повесть о Варлааме и Иосафте*). Ce texte jouissait d'une très grande popularité sous Ivan IV. Ses thèmes occupaient une place centrale dans les fresques du Chrysotriklinos (ou « Chambre Dorée », *Золотая палата*)²². Le roman lui-même et sept extraits furent insérés par Macaire sous différents jours dans ses *Grandes Ménéées*. Ivan IV le cite dans ses épîtres et la tradition veut que Kurbskij en ait fait une nouvelle traduction peu avant sa mort²³.

Influencé par le sermon de Barlaam, le prince Josaphat, un des personnages principaux, renonce à son royaume et se retire au désert. Son peuple en larmes se rend dans son ermitage et le supplie de demeurer à la tête de l'empire (il est difficile ici de ne pas se souvenir de la « retraite » d'Ivan IV et des supplications populaires pour qu'il revienne). Touché par la douleur de son peuple, Josaphat revient pour installer à sa place Barachias et l'instruire. La longue homélie de Josaphat est une reprise, parfois littérale, de la célèbre œuvre d'Agapet, dont les principaux arguments se retrouvent également dans l'instruction de Macaire²⁴. Il convient cependant de préciser que la similitude entre l'instruction de Josaphat et celle de Macaire est limitée à quelques aspects.

D'une part, lorsque le nouveau souverain est investi du pouvoir impérial en ceignant la couronne, l'orateur²⁵ (*богомолец*) prie Dieu d'aider le tsar à respecter les commandements du Christ et à se faire « l'intercesseur » de son peuple. Cette prière, dans le

22. О. И. Подобедова, *Московская школа живописи при Иване IV* [O. I. Podobedova, *L'école moscovite de peinture sous Ivan IV*], Moscou, 1972, p. 21, 61.

23. И. Н. Лебедева, *Повесть о Варлааме и Иосафте* [I. N. Lebedeva, *Barlaam et Josaphat*], Leningrad, 1985, p. 39.

24. Il y a plus d'un siècle, Н. Loparev (« О чине венчания русских царей » [« Du rituel de couronnement des tsars russes »], *ЖМНП* [*ŽMNP*], octobre 1887, p. 312-319) pensait que l'homélie de Macaire était construite à partir de l'instruction au futur empereur Léon le Philosophe attribuée à Basile I^{er} le Macédonien. R. D. Dmitrieva a repris ce point de vue dans son étude sur *Сказание о князьях владимирских* [*Récit sur les princes de Vladimir*], Moscou-Leningrad, 1995, p. 115-116. N'ayant pas eu la possibilité de consulter la traduction slavonne de l'instruction à Léon de Philosophe, qui ne m'est connue que dans sa traduction italienne (A. Pertusi, *Il pensiero politico bizantino*, Bologne, Patró Editore, 1990), je ne peux ni partager ni réfuter ce point de vue. Je me borne à remarquer que l'on a pu prouver la dépendance du texte de Basile le Macédonien par rapport à celui d'Agapet.

25. Voir la charte du 23 juillet 1386, par laquelle les chanoines de la Sainte Chapelle de Paris s'engagent à célébrer une messe pour Jean de Berry, et où ils se désignent comme « vos humbles chappelains et [...] vos orateurs » (Trésor des chartes des rois de France, J 187 A, n° 15).

monde d'Ivan IV, correspond à l'office célébré par le métropolite et l'ensemble du clergé. D'autre part, dans l'un comme dans l'autre cas, l'orateur instruit le futur tsar. Les obligations et les responsabilités du monarque, sa récompense pour avoir gouverné justement, son châtement s'il a été injuste sont conçus fondamentalement de manière identique. Enfin les deux homélies sont de longueurs comparables.

Mais les instructions de Macaire et Josaphat diffèrent sur des points importants. En premier lieu, et c'est la différence essentielle, les obligations du tsar sont chez Macaire plus détaillées et mieux inscrites dans le contexte social. Il ne s'agit pas simplement de souhaiter qu'il « aime la miséricorde et la justice » mais d'exposer un programme politique bien défini.

Dans cet ensemble, les obligations à l'égard de l'Église se taillent la part du lion²⁶. Elles occupent approximativement deux fois plus de place que les obligations du tsar à l'égard des autres groupes sociaux et sont répétées deux fois, au début et au milieu de l'homélie. Cette attention soutenue accordée aux obligations du tsar à l'égard de l'Église est liée, nous semble-t-il, non seulement aux vues josphiennes de Macaire, mais aussi au fait que « le métier de tsar » était considéré comme sacré et intimement lié à l'Église. Dans son épître à Basile I^{er}, le patriarche Antoine affirmait que

l'empereur sacré jouit d'une place particulière dans l'Église à la différence des autres princes et potentats. [...] L'empire et le sacerdoce sont si profondément unis et ont tant en commun qu'en vérité on ne peut les séparer²⁷.

Les obligations du tsar à l'égard de l'Église peuvent être réparties en trois groupes. Le premier se rapporte à son orthodoxie personnelle. « Aie la crainte de Dieu » ce qui, selon G. D'jačenko²⁸, signifiait vénérer Dieu et Lui obéir. « Garde la foi chrétienne de rite grec ». « Aie la compréhension (*мудрование*) des dogmes orthodoxes ». G. D'jačenko comprend *мудрование* comme *réflexion* et *sentiment*²⁹. Dans *Barlaam et Josaphat*, nous trouvons le même effort conjugué de mémoire, d'esprit et de sentiment consenti par le monarque pour s'imprégner de l'essence de l'enseignement chrétien et pour l'appliquer à la vie du pays :

Le roi est pénétré d'amour pour le Christ et de tous Ses commandements, il est le curateur de la Parole de grâce et le guide pour de nombreuses âmes qu'il conduit au refuge de Dieu³⁰.

26. À proprement parler, toutes les obligations du tsar sont présentées comme des obligations à l'égard de l'Église et de Dieu. À l'époque d'Ivan, religion et politique n'étaient pas encore dissociées. Toutefois, pour les besoins de l'analyse, on peut admettre comme justifié l'emploi de critères qui n'existent que dans l'esprit de l'historien.

27. Le texte intégral de l'épître est édité dans F. Miklosich et I. Müller, eds., *Acta et Diplomata Graeca Medii Aevi*, Vienne, 1862. Cité ici d'après la traduction anglaise dans D. J. Geanakoplos, *Byzantium...*, op. cit., p. 143.

28. Г. Дьяченко, *Полный церковно-славянский словарь* [G. D'jačenko, *Dictionnaire complet de slavon*], Moscou, Posad, 1993, p. 672.

29. *Ibid.*, p. 319.

30. I. N. Lebedeva, op. cit., p. 247.

Le second groupe d'obligations concerne son rapport à l'Église : « Aie la foi, la crainte de Dieu et honore » l'Église ; « Garde une profonde confiance » dans les monastères ; « Reste soumis spirituellement à notre humble personne et à tous (tes) orateurs », c'est-à-dire que le tsar devait se soumettre au métropolite et au clergé en général en matière de foi ; « Sois déférent », c'est-à-dire, selon G. D'jačenko³¹, être déférent par respect pour les prêtres en tant qu'intercesseurs auprès de Dieu.

Le troisième regroupe, enfin, les obligations envers la communauté tout entière : « Préserve la pureté de ton empire, protège-le contre toute souillure ». Il s'agit apparemment ici de lutter contre les hérésies.

Une autre série d'obligations se rapportent aux différentes couches de la société (le découpage des groupes sociaux politiquement importants opéré par un homme du XVI^e siècle présente déjà en lui-même un grand intérêt) : « Aime et respecte » tes frères ; « Sois bienveillant (*жалуй*) envers tes conseillers (*bojare*) et tes dignitaires (*вельможи*) selon leur lignage, et protège-les » ; « Sois accessible, miséricordieux et affable » pour les princes, les fils de prince, les *bojare* cadets (*дети боярские*) et l'ensemble de tes guerriers ; « Sois bienveillant envers tous les chrétiens orthodoxes, veille sur eux et prends soin d'eux ».

L'analyse des verbes décrivant les obligations du tsar met en lumière des nuances, difficiles à saisir aujourd'hui, dans les relations du souverain avec les différents groupes sociaux, nuances qui répondaient à l'idéal politique du temps. La situation du tsar parmi ses frères est celle du *primus inter pares*. Il doit les « respecter » (c'est le terme employé dans le cinquième commandement pour définir la relation aux parents) et les « aimer » (le verbe était généralement utilisé pour décrire l'attachement à un égal ou à un égal potentiel [par exemple, un cadet]).

« Être bienveillant » se distingue d'« aimer » en ce que cela suppose une certaine inégalité des relations entre les protagonistes : celui qui est bienveillant est supérieur à celui auquel il accorde sa bienveillance. « Être bienveillant » signifie aussi « donner, récompenser, accorder sa grâce ». Dans ce contexte, « protéger » signifie plutôt « témoigner de l'estime à quelqu'un, le distinguer ». Le critère de l'« estime » est clairement indiqué : la noblesse.

Les princes se situent plus bas dans la hiérarchie que les « dignitaires », aux côtés des *bojare* cadets et des guerriers. Cette situation indique, semble-t-il, qu'il s'agit des sujets militaires du tsar, alors que les termes « conseillers et dignitaires » désignent les plus hauts grades de la cour, qui partagent avec le tsar la tâche pratique de l'administration de l'État, c'est-à-dire, en termes contemporains, l'élite politique. Les obligations du tsar à l'égard de ses sujets militaires sont moindres : il doit être accessible et bien disposé. À l'égard de la masse du peuple, socialement indifférenciée et décrite uniquement par son appartenance confessionnelle, les obligations du tsar sont exprimées par des verbes qui décrivent les relations du supérieur avec les inférieurs, de l'adulte avec les enfants mineurs. Le tsar doit prendre soin d'eux, les défendre et faire preuve envers eux de miséricorde.

31. G. D'jačenko, *op. cit.*, p. 681.

Les obligations du tsar comme garant de la loi reçoivent une attention particulière. Il est beaucoup question de « justice » (*правда*, c'est-à-dire *iustitia*), de « jugement équitable », c'est-à-dire rendu conformément à la loi et avec des garanties suffisantes. Le tsar doit « juger et diriger [son] peuple avec justice », « empêcher qu'on fasse tort à quiconque sans jugement et sans respecter l'équité ». Rien n'est dit toutefois du rôle du tsar comme législateur, sans doute parce que cette fonction ne lui était pas dévolue.

Enfin, une série de points visait à s'assurer que l'empire fût justement gouverné. Le tsar ne devait céder ni aux flatteurs, ni aux calomnieux (*оболгатели*), il ne devait pas distribuer les charges de l'État à l'encan et rester accessible à ses sujets. Pour remplir toutes ces obligations, le tsar devait être « philosophe »³² ou « écouter les sages ». On pourrait croire que l'encouragement à chercher « conseil » pour les affaires du gouvernement est exprimé sous une forme facultative, puisque le monarque peut choisir. Cette impression est aussitôt démentie, car le texte de l'homélie précise : « car, en vérité, Dieu demeure en eux comme Il demeure sur son trône ».

Tout au long de la cérémonie, le métropolite rappelle plus d'une fois au tsar qu'il n'est que le détenteur de l'empire, dont le véritable maître est Dieu. Ce thème est repris avec insistance dans l'instruction. Au cours de la liturgie qui succède à cette dernière, le tsar répète trois fois un geste qui nous est connu par les œuvres littéraires : il ôte sa couronne et la dépose sur un plateau d'or. Constantin Monomaque dans le *Récit sur les princes de Vladimir*³³ et le patriarche Philothée dans le *Récit sur le capuce blanc de Novgorod*³⁴ faisaient ce geste pour remettre la couronne à son possesseur légitime. Celui d'Ivan, qui trouve peut-être son origine dans la littérature, avait clairement la même signification. Le tsar renouvelle ce geste lorsqu'on apporte l'Évangile, qui symbolise la loi, durant l'*Hymne des chérubins*, où le Christ est comparé à un empereur romain pendant son triomphe, et au moment de la prière à la Vierge, l'intercesseur attitrée de l'« empire de Russie » auprès de l'empereur céleste. Après l'*Hymne des chérubins*, le métropolite revêt le tsar d'une « chaîne ciselée dans de l'or d'Arabie » (p. 91), le dernier des *regalia* « de Monomaque ». Ce geste symbolique signifiait vraisemblablement que le tsar était « lié » par les obligations qui lui étaient imposées par le rituel du couronnement.

Le moment est venu de formuler quelques conclusions, en se posant naturellement la question : pourquoi l'instruction à Ivan IV décrivait-elle aussi précisément ses obligations en tant que tsar ? On peut penser que l'homélie du métropolite énumérait les clauses d'une sorte de contrat, en vertu duquel le tsar recevait la jouissance temporaire d'un empire dont le possesseur véritable était le Christ. En sa qualité d'intermédiaire, d'une part entre Dieu et le tsar, d'autre part entre celui-ci et son peuple, le métropolite rendait publiques les dispositions du contrat comme le fait aujourd'hui un notaire lors de la conclusion d'une transaction. À la fin de

32. Au sens littéral : *любомудрый*, « qui aime la sagesse ».

33. *L'idea di Roma...*, op. cit., p. 26.

34. ПЛДР. *Середина XVI века [PLDR. Milieu du XVI^e siècle]*, М., 1985, p. 220.

l'homélie, le tsar ôtait sa couronne, baisait l'Évangile comme pour jurer de respecter ces clauses, puis remettait sa couronne, acceptant par là-même sa fonction d'empereur (p. 90). Pourquoi ce serment ne prenait-il pas la forme, traditionnelle dans le droit russe, du baiser sur la croix ? Principalement parce que le baiser sur la croix était réservé au serment qu'un inférieur prêtait à un supérieur. Le serment place celui qui le prête dans une position inférieure à celui envers qui il s'engage. Dans le cadre des idées politiques russes, le tsar ne répondait de ses actes que devant Dieu, non devant le peuple ou l'Église.

Il n'en demeure pas moins que, pendant le couronnement — ce puissant moyen de diffusion des idées politiques —, le tsar prenait sur lui des obligations bien précises, en présence d'une multitude de témoins. C'est précisément d'avoir failli à ces obligations que l'accusait le prince Kurbskij. Mais c'est là le sujet d'un autre article.

(traduit du russe par Élisabeth Teiro et André Berelowitch)

*Université autonome de Madrid
Institut de sociologie*

olganovikovamonterde@yahoo.com